

Un théâtre méconnu

Anne Carrier

Number 104, Winter 1997

La littérature québécoise au XIX^e siècle

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/57686ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Carrier, A. (1997). Un théâtre méconnu. *Québec français*, (104), 71–74.

Un théâtre méconnu

par Anne Carrier *

La plupart des histoires littéraires vous le diront : au Québec, il n'y a pas eu de théâtre proprement dit avant 1948, soit avant la création du Tit-Coq de Gratien Gélinas. Voilà un jugement pour le moins péremptoire et permettez-moi d'allumer dans votre esprit un sic en lettres de feu : sachez que la Nouvelle-France a connu sa première polémique à propos du théâtre en 1694, avec ce que l'on nomme désormais l'« affaire du Tartuffe ».

La vie théâtrale

Il faut d'abord faire la distinction entre vie théâtrale et dramaturgie. La première, qui désigne le théâtre joué au pays, ne manque pas de surprendre. Qui, en effet, a la moindre idée de la façon dont on faisait du théâtre au XIX^e siècle, du répertoire présenté, des troupes, des comédiens, du public, etc. ? Sans pouvoir parler d'effervescence culturelle, il faut reconnaître qu'il existe déjà, à cette époque, diverses sortes de troupes de théâtre. La garnison, tant française qu'anglaise, joue du théâtre pour diverses raisons : pour divertir le public, bien sûr, mais aussi pour se distraire pendant les périodes d'accalmie politique. La garnison britannique, qui occupe un territoire conquis, a une mission plus délicate : canaliser l'hostilité des nouveaux sujets et leur inculquer l'habitude de fréquenter un théâtre de tradition anglaise.

Selon une tradition française, celle des jésuites, on joue aussi du théâtre dans les collèges. Bien que cette activité théâtrale ne soit pas continue, étant donné les diverses interdictions qu'elle subit, les archives des diffé-

rents collèges, et même des couvents, gardent des traces des soirées littéraires et musicales où s'insèrent des pièces de théâtre. Il s'agit, le plus souvent, de récits de vie édifiants, qui appartiennent aux sous-genres de la tragédie, où un héros, déchiré, doit choisir entre un amour divin et un amour terrestre. Ces soirées se font parfois plus légères avec des adaptations de Molière, par exemple, dont certaines pièces ont été réécrites pour convenir aux règles du clergé, c'est-à-dire sans personnages féminins, ni sentiments amoureux. Le répertoire de collège suscite même la première tragédie écrite selon le modèle cornélien, *Le jeune Latour* d'Antoine Gérin-Lajoie, aussi auteur de la chanson bien connue intitulée « Un Canadien errant ». La première adaptation d'un roman canadien, « Archibald Cameron of Lochell ou un épisode de la guerre de Sept Ans en Canada », transcription pour la scène des *Anciens Canadiens* d'Aubert de Gaspé père, appartient également à ce genre de théâtre. Certains auteurs, dont Ernest Doin et Jean-Baptiste Proulx, se spécialisent dans l'écriture dramatique de

collège. Le premier écrit plusieurs comédies, vaudevilles, parades, qu'il publie à partir de 1871, à l'intention des élèves et des amateurs ; il fait surtout des adaptations — fort nombreuses d'ailleurs — de pièces françaises à la mode. Le second, tout aussi prolifique, écrit en revanche des pièces originales qui évoquent une réalité québécoise et exploitent le corpus populaire des contes et légendes.

Beaucoup d'amateurs francophones, malgré le contexte de production difficile, fondent des troupes et jouent un répertoire qui leur attire parfois la foudre du clergé qui dénonce constamment, en confession, en chaire et dans ses mandements, l'amoralité du théâtre. Rappelons aussi que, si le théâtre professionnel ne naît au Québec qu'à la fin du siècle, des professionnels étrangers viennent en tournée au pays dès 1776 ! Il y a, bref, bien des choses à dire à propos de ce milieu théâtral fort mal connu ; pour en savoir davantage sur ce point, je vous renvoie à la section intitulée « La vie théâtrale » des trois tomes de *La vie littéraire au Québec*, publiés sous la direction de Maurice Lemire

(voir la liste ci-jointe des principaux ouvrages à consulter).

La dramaturgie

La dramaturgie désigne quant à elle les textes dramatiques, non nécessairement joués, écrits au pays. Si les historiens de la littérature québécoise s'entendent pour accorder à Joseph Quesnel le rang de premier dramaturge canadien, tous répètent cependant que ses textes ne doivent être retenus qu'à titre de documents. Quesnel, immigrant français, a du moins le mérite d'avoir stimulé la vie théâtrale canadienne à une époque où celle-ci en avait grand besoin : comme acteur dans les troupes d'amateurs, comme cofondateur du Théâtre de société (1789), comme auteur dramatique de quatre pièces de théâtre. C'est surtout à *Colas et Colinette ou le Bailli dupé* (écrite vers 1789 et publiée en 1808), comédie en trois actes et en prose entremêlée de 14 ariettes, que Quesnel doit sa place dans nos lettres. Il faut cependant souligner que le succès qu'a connu cette pièce est grandement attribuable aux remous qu'elle a causés à l'époque de sa création. Pour

montrer aujourd'hui l'intérêt de Quesnel, il vaudrait mieux parler d'une autre de ses pièces, qui n'a probablement jamais été jouée à cause de son potentiel subversif, *L'anglomanie ou le dîner à l'angloise* (pièce écrite en 1803, publiée dans *Le Canada français* en 1932 et 1933), qui soulève le problème des relations entre anglophones et francophones. Par sa forme, la pièce se rapproche des productions dramatiques françaises du XVIII^e siècle.

Pierre Petitclair, premier dramaturge canadien (lire « né au pays »), aborde lui aussi le sujet délicat des rapports entre anglophones et francophones dans *Une partie de campagne* (écrite en 1856 et publiée en 1865). Cette comédie de mœurs en deux actes et en prose, qui fait l'illustration par le ridicule de l'anglomanie, est de loin la plus actuelle des trois pièces qu'a écrites Petitclair. Proche parente des comédies de Molière, cette satire sociale utilise l'ironie et

l'humour, principaux ressorts du comique.

C'est à Louis Fréchette que la dramaturgie québécoise doit son premier succès. Après avoir lu les mémoires du patriote Félix Poutré, intitulés *Échappé de la potence*, le jeune Fréchette décide d'en tirer une adaptation pour la scène, qu'il intitule simplement *Félix Poutré*. Créé en 1862, publié en 1871, ce « drame historique », qui est en fait une comédie hilarante, est voué à un succès sans précédent. Le personnage principal, Félix Poutré, est condamné à mort pour avoir participé à la rébellion de 1837-1838. Pour sauver sa peau, il fait croire aux autorités britanniques qu'il est devenu fou. Le stratagème donne évidemment lieu à une intrigue de caractère comique, voire burlesque, calquée sur le canevas moliéresque. Une mise en contexte de *Félix Poutré* rend la pièce encore plus intéressante : les historiens ont prouvé, après la mort du véritable Félix Poutré, que ce dernier était en fait un

délateur et que ses mémoires étaient de la pure fiction... On retiendra encore, de Fréchette, deux autres pièces fondées sur les événements historiques de 1837-1838 : *Papineau* (1880) et *Le retour de l'exilé* (1880).

Félix-Gabriel Marchand, à la fois homme politique et écrivain, est l'auteur de cinq comédies. *Les faux brillants*, pièce publiée en volume en 1885, est sans contredit la plus intéressante. Il s'agit là d'un *Bourgeois gentilhomme* à peine remanié, tel que le veut la mode théâtrale québécoise au XIX^e siècle, où, pour résumer, deux générations s'affrontent : l'ancienne, qui privilégie les unions d'intérêt, et la nouvelle, qui privilégie les unions de cœur. Aujourd'hui, on peut difficilement lire *Les faux brillants* sans consulter la version qu'en a donnée, en 1977, Jean-Claude Germain.

Ce survol de la vie théâtrale et des textes dramatiques au XIX^e siècle est beaucoup trop rapide pour rendre vraiment justice à tous ces artisans de la scène, à tous ces dramaturges, que l'histoire littéraire a jusqu'à maintenant laissés dans l'ombre. En attendant la publication d'une véritable histoire du théâtre au Québec, de nombreux chercheurs s'affairent cependant à en éclairer certains aspects : prière, donc, de ne pas me croire sur parole et d'aller consulter quelques-uns des principaux ouvrages dont je joins ici la liste...

* Anne Carrier est professionnelle de recherche pour le projet « La vie littéraire au Québec » à l'Université Laval.



Illustration : détail d'un tableau peint au XVII^e siècle, réunissant les plus célèbres « farceurs » français et italiens ayant appartenu aux théâtres royaux. *Littérature française*, tome I, Larousse, Paris, 1948.

Références

Aspects du théâtre québécois, 45^e congrès. Université du Québec à Trois-Rivières, 19, 20, 21 mai 1977, Trois-Rivières, Association canadienne-française pour l'avancement des sciences (ACFAS), 1978, iv-142 p.

Ball, John, et Richard Plant, avec la collaboration de Léonard Eugène Doucette, David Gardner, Jean Cléo Godin, Patrick B. O'Neil, Malcolm Page et Anton Wagner, *Bibliographie d'histoire du théâtre au Canada. Des débuts-fin 1984 / Bibliography of Theatre History in Canada. The Beginnings through 1984*, Toronto, ECW Press, 1993, xxii-445 p.

Beaucage, Christian, *Le théâtre à Québec au début du xx^e siècle : une époque flamboyante !*, Québec, Nuit blanche éditeur, « Les cahiers du CRELIQ, série "Études" », 1996, 317 p.

Benson, Eugene, et L.W. Conolly, *The Oxford Companion to Canadian Theatre*, Toronto, Oxford et New York, Oxford University Press, 1989, xviii-662 p.

Béraud, Jean (pseud. de Jacques Laroche), *350 ans de théâtre au Canada français*, Montréal, Le Cercle du livre de France, « l'Encyclopédie du Canada français », 1958, 316 p.

Burger, Baudouin, *L'activité théâtrale au Québec, 1765-1825*, Montréal, Éditions Parti pris, 1974, 410 p.

Camerlain, Lorraine, « Trois interventions du clergé dans l'histoire du théâtre à Montréal (1789-1790, 1859 et 1872-1874) », mémoire de maîtrise ès arts, Montréal, Université de Montréal, 1979.

Conolly, L.W., *Theatrical Touring and Founding in North America*, Westport (Conn.) et Londres, Greenwood Press, 1982, 245 p.

Dionne, René, et Pierre Cantin, *Bibliographie de la critique de la littérature québécoise et canadienne-française dans les revues canadiennes (1760-1899)*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, « Histoire littéraire du Québec et du Canada français », 1992, 3 volumes parus.

Doucette, Léonard Eugène, *Theatre in French Canada. Laying the Foundations, 1606-1867*, Toronto, University of Toronto Press, « Romance Series », 52, 1984, x-290 p.

Hare, John, « Le théâtre comme loisir au Québec. Panorama historique avant 1920 », *Loisir et société / Society and Leisure*, vol. VI, numéro 1 (printemps 1983), p. 43-70.

Laflamme, Jean, et Rémi Tourangeau, *L'Église et le théâtre au Québec*, Montréal, Fides, 1979, 355 p.

Larrue, Jean-Marc, « La naissance du théâtre au Québec : le jeu de la concurrence », *Littératures*, numéro 4 (1989), p. 49-68.

Lavoie, Pierre, *Pour suivre le théâtre au Québec. Les ressources documentaires*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, « Documents de recherche », 4, 1985, 521 p.

Legris, Renée, Jean-Marc Larrue, André-G. Bourassa et Gilbert David, *Le théâtre au Québec 1825-1980*, Montréal, VLB éditeur, 1988, 205 p.

Lemire, Maurice (dir.), *Le romantisme au Ca-*

nada, Québec, Nuit blanche éditeur, « Les Cahiers du CRELIQ » (série " Colloques "), 1993, 341 p.

— *La vie littéraire au Québec*, tome I : 1764-1805. *La voix française des nouveaux sujets britanniques*, 1991 ; tome II : 1806-1839. *Le projet national des Canadiens*, 1992 ; tome III : « Un peuple sans histoire ni littérature », Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1996. [Parution en cours.]

Lemire, Maurice (dir.), avec la collaboration de Jacques Blais, Nive Voisine et Jean Du Berger, *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, tome I : *Des origines à 1900*, 2^e édition, revue, corrigée et mise à jour, Montréal, Fides, 1980, lxvi-927 p. [DOLQ].

Noël, Jean-Claude, « Pierre Petitclair. Sa vie, son œuvre et le théâtre de son époque », thèse de doctorat en littérature française, Ottawa, Université d'Ottawa, 1975, 466 f. et supplément.

Wyczynski, Paul, Bernard Julien et Hélène Beauchamp-Rank (dir.), *Le théâtre canadien-français. Évolution. Témoignages. Bibliographie*, Montréal, Fides, « Archives des lettres canadiennes », V, 1976, 1005 p.

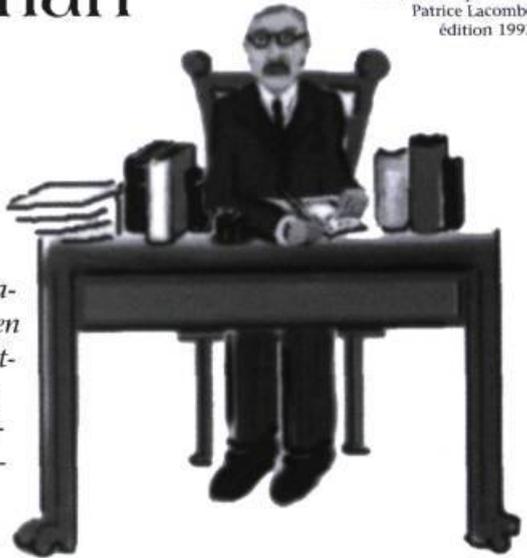


Une typologie du roman

Illustration : Évelyne Butt, *La terre paternelle*, Patrice Lacombe, édition 1993.

par Aurélien Boivin

Commentateurs et historiens de la littérature sont unanimes : les élites clérico-bourgeoises ont retardé le développement des lettres canadiennes au XIX^e siècle en investissant les écrivains d'une mission et en les obligeant « à promouvoir le bien, à magnifier la vertu et à combattre le vice¹ ». La langue, gardienne de la foi, la littérature, gardienne de la morale. Dominée par les conservateurs, qui s'opposent aux libéraux (les Rouges), la littérature sert l'ordre établi. Alors que le mouvement en faveur d'une littérature nationale prend à peine son envol, l'abbé Henri-Raymond Casgrain lui pose déjà des balises pour qu'elle reste dans le droit chemin : « [...] la nôtre [notre littérature] sera grave, méditative, spiritualiste, religieuse, évangélicatrice comme nos missionnaires, généreuse comme nos martyrs, énergique et persévérante comme nos pionniers d'autrefois² ».



L'écrivain canadien jouit de peu de liberté. « Non seulement les sujets lui sont imposés, mais aussi la façon de les traiter, de sorte qu'on a peu d'esclandres à déplorer³ ». Ceux qui refusent de se soumettre sont condamnés, tels Arthur Buies ou Joseph-Guillaume Barthe. Ceux qui n'empruntent pas leurs sujets à l'histoire et qui refusent de les traiter d'après l'idéologie officielle, tels les poètes Alfred Garneau et Eudore Évanturel, sont ignorés par la critique offi-

cielle. Les romanciers, en particulier, sont tenus en suspicion, car le roman, avant 1860, est loin de jouir d'un préjugé favorable. On le considère même comme un genre à proscrire parce que futile. De tous les genres littéraires du XIX^e siècle, il est certes le plus décrié. Frappé d'anathème, il met du temps à gagner ses lettres de noblesse. Pour échapper à la critique sévère, les romanciers décident de le mettre au service du Bien.

Certains d'entre eux, tels Antoine Gérin-Lajoie, Aubert de Gaspé, père, et Patrice Lacombe, se défendent d'en écrire. « Ce n'est pas un roman que j'écris », confesse l'auteur de *Jean Rivard, le défricheur*, « et si quelqu'un est à la recherche d'aventures merveilleuses, duels, meurtres, suicides, ou d'intrigues d'amour tant soit peu compliquées, je lui conseille de s'adresser

ailleurs. On ne trouvera dans ce récit que l'histoire simple et vraie d'un jeune homme sans fortune, né dans une condition modeste, qui sut s'élever par son mérite, à l'indépendance de fortune et aux premiers honneurs de son pays⁴ ». Aubert de Gaspé hésite à qualifier de roman ses *Anciens Canadiens* : « Que les puristes, les littérateurs émérites, choqués de ces défauts, l'appellent roman, mémoire, chronique, salmigondis, pot-pourri : peu importe !⁵ ». Quant au notaire Lacombe, en conclusion à *La terre paternelle*, il condamne l'amoral roman noir français à la Eugène Sue : « Laissons aux vieux pays, que la civilisation a gâtés, leurs romans ensanglantés, peignons l'enfant du sol, tel qu'il est, religieux, honnête, paisible de mœurs et de caractère, jouissant de l'aisance et de la fortune sans orgueil et sans ostentation, supportant avec résignation et patience les plus grandes adversités⁶ ».

Il y a donc des romans qui ont été publiés au siècle dernier, malgré les difficultés énormes que le genre a dû affronter. Nous ne poursuivons ici qu'un but : les mieux faire connaître en les caractérisant rapidement selon la typologie suivante, tout en prenant soin d'exploiter au moins un exemple par catégorie : d'abord le **roman gothique ou noir**, puis le **roman de mœurs**, ensuite le **roman historique**, enfin le **roman d'aventures**. Nous dirons quelques mots d'*Angéline de Montbrun*, le premier **roman psychologique** de notre littérature en même temps que le premier roman écrit par une femme.

Le roman gothique

Les romans de cette catégorie sont parmi les premiers de notre littérature. Les jeunes écrivains s'inspirent du roman du même genre publié en Angleterre et en France à la même époque. Ces romans, fortement

